

« Les filles sont meilleures à l'école, mais c'est parce qu'elles travaillent ! »

Philippe Meirieu

C'est un secret assez bien gardé : les filles, à l'école, réussissent bien mieux que les garçons. À l'entrée en sixième, 12 % des garçons ont déjà redoublé, soit un tiers de plus que les filles. 85, 7 % des filles, entre 17 et 24 ans, sont détentrices du baccalauréat contre seulement 71, 8 % garçons du même âge, soit un écart de 14 points ! Écart que l'on retrouve au niveau de la licence et qui concerne toutes les disciplines. Fini le temps où l'on pouvait encore dire que les filles étaient bonnes en français, mais les garçons meilleurs dans les disciplines scientifiques. C'est faux aujourd'hui ! De plus, en Lettres, les filles accroissent, d'année en année leur avance, et pour cause : 71 % des filles lisent régulièrement pendant leur temps libre, contre 52 % des garçons... Et, évidemment, dans tous les dispositifs pour « élèves en grande difficulté ou en échec », que ce soit pour des raisons de niveau scolaire ou de comportement inadapté, les garçons dépassent les 80 % !¹

En termes académiques, les chercheurs notent que « les filles sont plus adaptées aux normes scolaires ». En termes plus simples, les professeurs les trouvent plus sages et travailleuses. En termes finalement assez péjoratifs, on dit volontiers d'elles qu'elles sont « appliquées » et « minutieuses ». Et le fait est là : quand vous visitez une classe primaire, vous n'avez aucun mal à distinguer les bureaux des filles – bien rangés – de ceux des garçons – où règne, le plus souvent, un véritable fouillis. À l'université, les filles prennent des notes sur de beaux classeurs, avec des stylos de toutes les couleurs et des surligneurs fluorescents bien rangés dans leur trousse, quand les garçons sortent un stylo-bille qui bave de la poche arrière de leur *jean* et griffonnent quelques mots sur un vieux morceau de papier qu'ils perdent immédiatement !

¹ Je donne ici des statistiques qui rendent compte d'un fait global... auquel il existe, bien évidemment, des exceptions individuelles !

Des bons résultats systématiquement dévalués

Le test est assez facile à réaliser : on demande à un échantillon d'enseignants – qui sont, d'ailleurs, la plupart, des enseignantes – de fournir les notes de leurs élèves et l'on constate qu'à quelques exceptions près, les filles arrivent en tête². On demande ensuite aux mêmes professeurs de nommer leurs bons élèves et – surprise ! – ils citent, d'emblée, des noms de garçons. On leur fait remarquer, alors, que les filles ont quand même de meilleures notes... et, là, la réponse est toujours la même : « Oui, mais c'est parce qu'elles travaillent ! ». Sous entendu : « Elles compensent leur manque d'intelligence par un labeur plus besogneux ! ». J'exagère ? Pas si sûr ! Un tel phénomène a été observé minutieusement sur les décisions d'orientation : à résultats égaux, les filles sont systématiquement désavantagées – « elles ont fait ce qu'elles ont pu ! » – tandis que les garçons sont promus – « ils n'ont pas fait grand-chose, mais ils ont des réserves ! »

Ainsi, notre système dévalorise-t-il le travail et promeut une forme de désinvolture qui prend ses distances par rapport aux obligations institutionnelles mais laisse entendre qu'on n'a pas dit son dernier mot ! Et se trouvent ainsi valorisés des garçons qu'on suppose « brillants » contre des filles que l'on considère simplement comme « appliquées ». Les stéréotypes sont ici d'autant plus terribles que, s'ils se construisent à l'école, ils se reproduisent plus tard dans la vie professionnelle. Et ils sont progressivement intériorisés par les intéressées qui ne tardent pas à rabattre leur niveau d'aspiration – ce qu'elles souhaitent vraiment devenir – sur leur niveau d'expectation – ce qu'elles pensent pouvoir devenir, ce à quoi elles ont droit !

Des bons résultats aux causes multiples

Mais pourquoi les filles ont-elles de meilleurs résultats scolaires, et cela dans tous les pays développés ? Les explications génétiques sont loin de faire l'unanimité chez les chercheurs. On note unanimement, en revanche, que les filles prennent bien plus au sérieux le travail scolaire : elles n'hésitent pas – et c'est une des raisons de leur réussite – à en parler entre elles et à s'entraider systématiquement.

Certains avancent que la raison principale de cela est la féminisation du corps enseignant et la difficulté pour les garçons de s'inscrire dans une institution essentiellement incarnée par des femmes auxquelles ils ne peuvent s'identifier. D'autres renvoient à la répartition des rôles dans la famille : si les pères prennent, en effet, leur part

² D'autant plus que le milieu social est défavorisé.

aujourd'hui dans l'éducation des enfants, s'ils font les courses et la cuisine (surtout quand il y a des invités !), la mère reste chargée, elle, des activités qui exigent le plus de soin et d'attention : le linge, le ménage et le rangement. Les petites filles prendraient modèle sur elles et intégreraient très tôt la satisfaction du travail minutieux et bien fait ! On évoque aussi, pour expliquer ce comportement des filles, la manière dont les parents vivent leur investissement professionnel. Le père, bien souvent, c'est James Bond : il part en vitesse le matin, effectuer une mission mystérieuse : il revient, le soir, fatigué d'avoir sauvé le monde et impliqué dans des affaires trop compliquées pour pouvoir en parler ! La mère, elle, fait, à la maison, un travail que l'on peut voir et hésite moins, d'après les enquêtes, à parler de sa vie professionnelle en famille. Le travail du père n'existe pas vraiment aux yeux des enfants ; ils n'en ont guère de représentation, alors que le travail de la mère est concret et peut servir de modèle.

Ajoutons à ce faisceau de causes possibles, l'image très dévalorisée du travail scolaire chez beaucoup d'adolescents en quête d'identité : leur virilité est, en quelque sorte, incompatible avec la « soumission » aux exigences de l'école. Prendre le travail scolaire au sérieux, c'est passer pour une « mauviette », aller parler au professeur à la fin du cours, c'est être un « bouffon » et aimer la poésie, c'est s'exposer à un harcèlement aux conséquences parfois dramatiques.

Renverser la vapeur d'urgence !

Une telle situation ne peut pas durer. Et les parents et enseignants doivent faire alliance pour renverser les choses : cessons de dévaloriser le travail soigné chez les filles et exigeons des garçons qu'ils s'appliquent au mieux, quelles que soient les tâches qui leur sont proposées. Combattons d'arrache-pied ce stéréotype étrange selon lequel l'attention à la forme serait une sous-estimation du fond : dans tout travail authentique, l'exigence sur ce qu'on nomme « la forme » permet de faire progresser sur « le fond ». Ne donnons jamais la prime à la désinvolture des garçons et poussons les filles à ne jamais renoncer à leurs ambitions. Valorisons les pôles d'identification qui permettent à des garçons de ne pas se sentir humiliés s'ils aiment la littérature et tiennent leur journal. Donnons confiance aux filles pour qu'elles ne considèrent pas leur intérêt pour le travail bien fait comme le signe d'un comportement (de) domestique.

Et puis, « soyons nous-mêmes le changement que nous proposons » : en matière de stéréotypes sexistes, nous avons, certes, beaucoup progressé, mais il nous faut sans cesse traquer ceux qui,

enracinés dans nos habitudes ou cautionnés par de prétendues observations, résistent encore. À l'école et en famille, en particulier.